

# LE RESTE PEUT ATTENDRE

**Jean Vautrin, Goncourt 89, clame son indignation.** *Il nous a fait parvenir, depuis Uzeste, ce texte inédit.*

**L**es pins de haute Lande baissent les bras. Le froid de février referme la terre. Les corbeaux piochent les sillons durcis. La vigne attend son tour de revivre. Elle est la promesse rabougrie de l'été qui viendra. N'importe si la sève prend le petit escalier, on dit que c'est toujours le vin de l'année prochaine qui EST le meilleur.

En Arabie Saoudite, en Irak, au

Entre l'odieux et le ridicule, toute une race de fuyards avec des caves et des moyens financiers a engrangé du sucre, de la farine et des pâtes. On peut très bien pêcher le thon dans les épiceries et les grandes surfaces. Les caddies déraillent sur les jantes. J'ai vu une dame avec l'abdomen tout en spasmes. Son mari poussait la charrette, il n'avait pas oublié la lessive. Paraît, dans le cas présent, qu'il vaut mieux faire des provisions pour deux mois plutôt que de risquer une fièvre adéno-



Jean Vautrin.

Humanité Dimanche 22 février 1991

Les pins de haute Lande baissent les bras. Le froid de février referme la terre. Les corbeaux piochent les sillons durcis. La vigne attend son tour de revivre. Elle est la promesse rabougrie de l'été qui viendra. N'importe si la sève prend le petit escalier, on dit que c'est toujours le vin de l'année prochaine qui EST le meilleur.

En Arabie Saoudite, en Irak, au Koweït, la guerre a enfilé son nez de carton. Micarême et serpents antimines, pouah! Elle rôde sous un-masque de truie entre deux rangées de canons.

A proximité du Golfe, la nuit fait la cape. C'est comme dessous un grand cimetière. Les hommes ont creusé leurs trous. Silvester, Dan, Mohammed ou Marcel, ils dorment. Ils sont accroupis dans le ventre de leur mère. Ils bougent dans leur torpeur. Des yeux infrarouges les observent. La mer clapote un sang d'encre. L'assaut terrestre est imminent. Les chefs disent toujours des « petits » qu'ils sont calmes.

A Uzeste, le pays où je vis, le soir tombe avec son odeur de bois. Le pain de mon boulanger de village éveille l'instinct de liberté. A Paris, vieille histoire, le mental bat la breloque. Comme le dit si bien ma copine Chantal Morel : « A Paname, tu débarques avec ton cœur sur la main. Les gens écarquillent les yeux. Ils te demandent ce que c'est. »

A Lyon, à Marseille, à Lille, la bourgeoisie est frileuse. Pensez! Cette année, nib! Les Duquesnois ne séjourneront pas en vacances au Maroc, en Tunisie. Tout Ankh Amon ou la riflette, on ne descendra pas le Nil. Et pas question de risquer l'avion. Air Inter, c'est tout juste. Il est des jours de lassitude d'esprit.

Entre l'odieux et le ridicule, toute une race de fuyards avec des caves et des moyens financiers a engrangé du sucre, de la farine et des pâtes. On peut très bien pêcher le thon dans les épiceries et les grandes surfaces. Les caddies déraillent sur les jantes. J'ai vu une dame avec l'abdomen tout en spasmes. Son mari poussait la charrette, il n'avait pas oublié la lessive. Paraît, dans le cas présent, qu'il vaut mieux faire des provisions pour deux mois plutôt que de risquer une fièvre adéno- nerveuse.

L'important, me semble-t-il, est dans la méfiance des certitudes. La vérité se construit et se défait sous nos yeux ébahis. Jamais vu un pareil faux-semblant. Décidément, on marche au leurre. Au battage. Au ragot satellite. Malheur au journaliste qui ne voyage pas devant l'avion!

Juste avant l'expiration de l'ultimatum, avec quelques honnêtes par milliers, on avait poumonné dans la rue. C'était pour dire l'horreur de la guerre. La paix menacée, vous admettez, c'est toujours un peu comme la fleur de la mort des fleurs. Le poète Prévert à galuche était avec nous. Les jeunes avaient Boris Vian dans la poche. Le lendemain, soi-disant que c'était Munich à la Bastille! Quelle verve chez les chroniqueurs ! Quel souvenir ! Belles journées cacophonies ! La pub, le clip, le compact, l'info-express ont définitivement rangé la réflexion au magasin des antiquités. Toujours plus fast. Toujours plus top. Toujours plus hit. L'époque télécommande. Elle rugit aux avant-postes de l'argent. Dow Jones et CAC 40.

La réussite a les dents blanches. Du déodorant sous les aisselles. Il faut défiler en tête et tuer propre. Le 16 janvier — gardez vos loustiqueries! —, les oracles nous ont promis de l'éclair, du chirurgical, de l'apocalypse au premier tour de laser.

Maintenant que les hostilités sont engagées, les politiques nous donnent à croire que c'est déjà la paix qu'il faut construire! Balpeau! On embrouille l'écheveau du faux! Laminés sous les bombes, les parents des victimes civiles crachent dans la gorge de leurs ennemis. On fabrique des fauves. On s'enterre. On se prépare à la sagouille. C'est que la guerre, les jeunots, ça en croque ! Il faudra bien y aller jusqu'à l'os! No problem. Pas d'états d'âme. Les chrysanthèmes comptent à rebours les heures de la nuit.

Je suis né en Meurthe-et-Moselle.

J'ai tôt appris que la sagesse la plus difficile n'est pas de connaître la sagesse, mais l'ayant découverte de s'y conformer. Au temps de mes oncles Schneider, on était patriotes.

On défendait le sol, les mirabelles, chaque miette d'une bicoque inlassablement capotée par les invasions. Nous avons donné deux colonels à la France. Et nulle vanité à tirer. Demandez, demandez aux monuments pour les guerres d'épeler les noms des héros, infinie liste alphabétique des champs de gloire de mon enfance. Terres de Lorraine, d'Alsace et de Champagne nourries à la bidoche, à l'asticot, à la molletière, vouées au grand uniforme des croix blanches, cimetières anonymes — des millions d'hommes sont morts les dents plantées dans la craie pour réchauffer le corps meurtri de la France.

Sauterait-on pas encore une fois les étapes de la souffrance? En bonne logique, je réponds qu'on nous emmène au bal des flottes. Le socialisme m'avait promis d'autres hauteurs ! Si mon grand-père paternel, mineur à Bruay-en-Artois, voyait le travail ! Socialiste dès 1905 ! Jaurès décidément ! Toujours, on t'assassine ! Le chemin d'amertume du peuple travailleur, ma parole, vous n'avez rien compris ! Ni le désarroi des gueules noires ni le chagrin lorrain. Pas même les morts ensevelis à Craonne ! Les poilus de la Quatorze, hachés aux shrapnells, moutardés d'ypérite, encasematés de pestilences vésicantes.

Alors on recommence ? Drôle de colique, vous avouerez ! Comme si l'expérience était intransmissible. Comme si la vie était offerte à l'homme ainsi qu'un jouet à l'enfant. Guimauve la société de consommation ! Vasière ! Marécage de l'éthique. Le caractère disparaît du monde ! Il reste l'esbroufe. Les épateurs. Tous ces agités du bocal. Pourquoi faut-il qu'à l'heure où sort sur les écrans le film de Paul Carpita : « le

Rendez-vous des quais », luisant comme un couteau de fierté, malgré l'oubli qui n'a pas su le faire rouiller, on choisisse à nouveau le vent des phrases, on piaffe au fronton électronique des wargames en CNN prémâché ? A-t-on si tôt oublié l'enfer d'Indochine ? A-t-on assez remâché la campagne d'Algérie ? Sur le sujet, de Gaulle avait eu, en dernier ressort, assez de lucidité pour abandonner le précipice, le double réservoir de haine qu'on fabriquait à vue d'œil et qui ne s'est jamais comblé.

De temps à autre, en des conférences de presse, on interroge le Sphinx qui tâtonne sur les réponses et ne peut sans doute pas toujours répondre aux interrogations qu'on lui fait sur le sable. Quelle tristesse si ce que nous entendons n'est plus que l'écho de nos propres voix désaccordées ! N'est-ce pas de l'eau de bidet, cette définition du droit qui ne garde pas le cap ? Deux poids deux mesures, c'est de la mouscaille en plus furtif ! Avouons les pétrodollars ! Reconnaissons les livraisons d'armes ! Tout de même ! Il s'en est fallu d'un poil de moustache que nous ne fournissions l'atome au monstrueux tyran que nous cherchons à abattre ! Les Allemands ont collaboré sur le plan des toxines, les Italiens donnaient un coup de main pour les leurres, les Espagnols fabriquaient des bunkers. Vieux monde éteint, où en es-

tu ? Quant à donner des leçons de civisme international, c'est faire l'huître, il me semble... Parce qu'enfin qu'a-t-on fait sur le souffle ? C'est boyautant pour un pays de liberté comme le nôtre, un avenir pareil ! Et le passé, dites ? Avons-nous jamais volé au secours du peuple indien ? Avons-nous battu tambours pour faire tomber la négritude ? Où est l'expédition qui sauve le Liban ? Sommes-nous grimpés sur le toit du monde pour éviter l'écrasement du Tibet ? En quel opéra-bakélite nous trouvons-nous ? Un peu vendeurs de canons, un peu gendarmes du monde en péril, un peu craintifs du rutabaga si le baril de brut va venir à manquer !

Avouez plutôt que chaque peuple de la cacochyme Europe croit comme il peut dans l'incohérence du destin. Il n'est question que de vivre sa vie. Non celle du voisin. Voilà qui nous ramène en droite ligne à la psychose des stocks. Au suivisme collectif. La France se replie sur sa gastro-entérite intérieure. Elle se demande en fait comment se soustraire aux festins avariés de l'Histoire et flatuler à moindres frais. Du coup, elle se plâtre l'estomac pour engamer le faisandé du plat du jour et garder le teint rose. Satellisée autour de la table d'hôte de la superpuissance américaine, elle donne l'image d'un convive sans appétit espérant pouvoir l'influencer à l'heure du cigare par le seul biais de sa présence. Sorte de pensée ramasse-miettes qui, par parenthèse, nous vaut plus souvent qu'à notre heure les quolibets de nos propres alliés. Calcul d'oisons. Tarabiscotage. Où est la fermeté d'âme ? Nous avançons au jour le jour. Personne ne croit à la « der des der ». Ni ceux qui font la guerre, ni ceux qui la soutiennent, ni ceux qui la réprouvent. L'équilibre du monde ne sera plus le même après les « événements » du Golfe. On ne se rabiboche pas avec les peuples après leur avoir lancé des bouts de viande morte. Je me méfie des goinfres du jusqu'au-boutisme au même titre que je redoute les abouliques de la mémoire. Mendès France, autrefois, a parlé à ses risques et périls. Chevènement, aujourd'hui, s'est déterminé. Etes-vous si sûrs, chers chirurgiens tactiques, que Jaurès et de Gaulle eussent aimé qu'on lise les bulletins de presse du Pentagone ?

Gare au ressac ! Il est des bafouillages qui pourraient devenir de lourds boulets à traîner pour plus tard. Le peuple de France s'interroge déjà sur le bien-fondé du « traitement » clinique des objectifs. D'après les états-majors, on « traite » correctement le béton à 41 kilomètres de distance ! Mais c'est abominable de

raplatir un peuple sous un déluge de bombes scientifiques! Six, cinq, quatre... dans trois secondes la mort livrée à domicile ! C'est odieux ! C'est inexcusable ! C'est dégueulasse ! Ça l'est à Riyad, à Tel-Aviv, à Bagdad. SCUD et Patriot dos à dos. J'ai le ciel pour moi ! A l'agonie, vous, moi, on trouvera qu'on râle mal !

Et attendez la fin ! A remue-boyaux, nous verrons pleurer des familles. Revenir des cercueils. On fera des discours. Ah, les airs compassés devant les gerbes ! Les giries et entrechats devant les catafalques ! On distribuera des médailles. Infâme rictus de la gloire posthume qui signe l'oubli. Puisque tout recommence, on n'avait rien compris. Demandez aux femmes des militaires qui payent la visite à leurs mères. Ces dernières sont souvent des épouses d'anciennes guerres. Avec leur expérience, elles disent que la boucherie de baïonnettes ne rend pas toujours les maris. Les enfants prennent des taloches parce qu'ils se tiennent au courant du suivi. La télé qui fait ça. Et puis la curiosité. Les instites essaient de trouver des réponses. Ils ne délivrent pas les gamins de tous les martyrs de la laideur. Il y aurait des marchands de jouets qui prépareraient Noël avec des armes en plastique d'un réalisme absolu. C'est pour rire. C'est pour gagner de l'argent. Personne n'entend le bruit des usines. La nuit commence. Une nouvelle barbarie s'élançe. L'homme pauvre s'essouffle, tombe à genoux, glisse dans la flaque rouge qui s'agrandit. La paix sera cotée en Bourse ou ne sera pas. Je vous dis que c'est infini, la connerie.

Dites donc, camarade soleil ! Comment raconter l'idée de la justice à notre descendance ? Comment apporter des réponses à ces mains ouvertes ? Pourtant, les choses paraissent simples, formulées avec le vif élan des mots du cœur. Au peuple hébreux, le droit à la paix. Aux Palestiniens, une terre d'accueil. Aux Libanais, des cèdres sur les ruines. Aux Baltes, leur libre arbitre s'ils le désirent. Aux enfants du tiers- monde, une nourriture décente. De l'eau sur les croûtes du sel. Des médicaments sur les plaies. Du lait en place de mamelles flétries. Plus de voyeurisme à la télé. Plus de ventres pleins commentant les charniers de la disette. Plus de regards caves, de dentures, de pommettes, d'où s'est évaporé le soleil de la vie. Partout, liberté de cellule. A l'homme de n'importe quelle race, la renaissance de sa dignité. L'argent, l'argent partagé.

Les propos d'amour, de solidarité, de fraternité sont interminables. Ils sont tous la même chose et le principal leur manque toujours... Qui dira assez qu'aucune nation n'a encore su trouver de panacée pour étancher l'exigence légitime des droits de l'homme? A cette heure, point de salut pour les déshérités, pas de répit pour les corps efflanqués par la faim, pas de guérison pour les yeux implorants cavés par l'imminence du trépas? Un peu partout dans le monde, l'or du sang s'éteint avec le soir sur le terrain. Les soldats des deux camps vont mourir à vingt ans. Il y a dans l'air une intense souffrance, un désespoir très pur.

Je ne veux pas croire qu'on recourra à l'étriperie. Cet hiver, à Uzeste, le temps se fige. Autour de moi, tout paraît d'abord sec, froid, immobile. La nuit met trois manteaux de neige. Je suis prêt à recevoir le moindre bruit de paix comme le message d'une immense joie. L'obscurité m'a toujours donné du courage.

En écoutant le silence, je ne sais pas, alors je me tais.

Jean Vautrin